

XYZ. La revue de la nouvelle

Ces mots qui m'effaçaient...

Geneviève Roch



Numéro 71, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roch, G. (2002). Ces mots qui m'effaçaient.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 71-77.

Ces mots qui m'effaçaient...

Geneviève Roch

Cette lettre, en attente, sur un coin de la table...
Depuis des jours et sans trêve la pluie balaie le pavé de la ville.

Comme ce soir-là... Ce soir où j'ai appris que mon passé, mon présent, mon avenir s'étaient sournoisement disloqués, cassés. Et que nous sommes solitude.

Histoire de continuer à vivre, j'ai pensé un instant que tout s'arrangerait. Que rien de cela même peut-être n'était vrai. Le cerveau le plus sain ne peut-il chaque jour être pris de vertige ?

Il n'est pas si facile de balayer sa vie. Ni même de renoncer au quotidien des choses.

□

Elle a débarqué subitement chez moi, résolue. Je ne la connaissais pas. Elle s'est présentée brièvement. Elle et la situation.

Elle aimait mon mari. Qui l'aimait aussi. Ils ne renonceraient pas l'un à l'autre et feraient *quelque chose de cela* en dépit de leur différence d'âge.

Trente ans.

Elle n'est restée que le temps nécessaire pour dire... Une vingtaine de minutes. Elle a fumé quatre cigarettes sans cesser de parler. Il n'y avait de solution pour moi que *d'accepter une séparation*. De toute façon il allait me quitter... *cette fois*.

J'appris donc, du même coup, qu'elle n'était pas la première. Elle déballa sans ménagement ce qu'elle savait.

Ni belle ni laide. Jeune. Pas sottte. Assez perverse, me semblait-il.

Voici que je revis ce soir — est-ce à cause de la pluie ou bien de cette lettre arrivée ce matin ? — presque tous les instants de cette soirée funeste au bout de laquelle je suis partie errer, ruiselante, d'un pas de somnambule, dans les rues désertes.

Des mots brefs, simples, banals, décisifs. Qu'il prononça sans difficulté... le plus dur étant fait. Ce fut comme une gifle sèche.

Et j'eus, d'un coup, deux mille ans.

Ces mots... et sans jamais me regarder en face. Redoutait-il tellement cet œil bleu qui sûrement déshabillait son âme ?

Le ton pourtant était celui de quelqu'un qui interroge, souhaite un avis mais en même temps vous interdit de le donner. Je connaissais mieux que quiconque les petites fissures de son cerveau.

Ah ! si j'avais pu murer, ce soir-là, mes oreilles !

Les instants de stupeur passés, ce fut une plongée dans l'irréel.

Sonnée.

Un état dans lequel doivent se sentir ceux qui se trouvent embarqués dans une action brutale et sans rapport aucun avec leur vie normale.

Puis ce fut le temps des affres. Le cœur lourd, la tête vide, l'esprit tendu, dévasté. L'attente, l'espoir. Et, au fond du désespoir, comme un dégoût de soi. Comment peut-on, à ce point, manquer de clairvoyance ! Vivre les yeux collés !

Bien sûr qu'il y avait des défauts dans la trame...

Il allait donc falloir trouver le moyen de durer à travers cette souffrance. S'installer en elle. Attendre.

Attendre quoi ? Qu'elle s'en aille ?



À toi

Merci pour ces nouvelles après ce long espace de silence. Je suis heureuse d'apprendre que ta santé est *aussi bonne que possible*.

Merci aussi d'avoir, fût-ce dans une lettre, abandonné cet air d'indifférence — ou de neutralité plutôt — dont tu savais si bien jadis te revêtir.

Comment t'en aurais-je voulu de me tuer ? Tu avais tes raisons pour le faire. Non, vois-tu, ces termes ne conviennent pas. Trop forts ou... trop faibles.

Je mesure seulement maintenant que les années ont fui combien ce choix que tu faisais alors — pour ta survie, disais-tu — cachait de contradictions, de doutes et de misère.

Je n'imaginai pas, répétais-je — te souviens-tu ? — que tu puisses trahir. Ma confiance en toi, en nous, était absolue.

Et je n'entendais plus soudain que ces mots...

Ces mots qui m'effaçaient.

« Trahir ». Ce mot a-t-il un sens ? C'est moi, trahie, qui bien sûr, définissait le traître, toi. Vouant ton âme à l'indignité.

Je le sais bien que j'aurais pu te garder si j'avais accepté... Mais il y aurait eu d'autres trahisons. Et le silence eût été insoutenable. La logique de la trahison n'oblige-t-elle pas toujours à trahir davantage ?

Nous sommes restés étendus l'un près de l'autre jusqu'au petit matin sans dormir. Moi glacée, toi... perdu ? Comme deux réfugiés essayant d'échapper à quelque cataclysme.

Fallait-il croire à ce nouveau visage de la réalité qui surgissait ainsi ?

La sensation continue et lourde d'une sorte de fatalité m'avait menée à la certitude que cela n'aurait pas de fin et, après cette nuit complètement blanche, je sus qu'il me fallait partir.

Non, je n'ai jamais pu te haïr. Je ne sais pas ce que c'est que la haine. Mais je t'ai méprisé et c'est ce mépris qui faisait mal. Plus encore que la trahison.

Tomber là-dedans, toi ! Y croire ! Et balayer sans l'ombre d'un remords visible ce qui avait été nous. *On évolue...*, ai-je entendu.

Et puis... ce peu de cas que tu faisais de ma détresse. Nécessité oblige.

Mais de quel droit ce mépris puisqu'on oublie si bien ses propres trahisons, aux autres et à soi-même ? Je manquais de... recul, comme on dit.

Je souffrais. Et plus je souffrais plus tu m'accablais. Quand je te reprochais ta froideur, tu répondais qu'il fallait être conséquent. Te souviens-tu, dis ? Pourtant — mais il m'en a fallu du temps pour le comprendre ! — tu n'étais pas subitement devenu indifférent, dur, cruel, cynique... Non.

Lâche tout simplement. Parce que tes aspirations nouvelles ne te permettaient pas de ne pas l'être.

Pourquoi est-il si difficile d'admettre que la *vertu* n'est rien qu'une chimère ? Que nous ne sommes ni francs, ni bons, ni justes et que c'est la violence qui règle nos rapports ? Pourquoi ce pharisaïsme ? Pourquoi ne pas m'avoir dit : « Voilà, je fais ça. Je ne me croyais pas capable de te faire autant de mal. Pardon mais je ne puis être autre. Je n'en suis ni content ni fier mais l'orgueil me retient d'en convenir. Me voici donc, menteur et pitoyable. »

Ce discours n'aurait rien empêché certes mais tu aurais cessé d'être lâche à mes yeux.

Évidemment si le pouvoir t'avait été donné alors de dire ainsi les choses, j'aurais aussitôt vu tes peurs. Mais... toi aussi.

Ces peurs d'hommes...

Et pour tenter d'y échapper tu choisissais les leurres. Ces leurres... dont tu disais souvent qu'ils sont nos seules véritables entraves.

Oui, je l'avoue, je t'ai jugé ignoble en ce temps-là. Il m'a fallu des ans pour comprendre que tu n'avais pas le choix puisque c'était pour toi une question de survie. Tu t'avisais soudainement, la cinquantaine passée, que tu étais *un homme à femmes*. Oui, c'est ce que tu disais alors. Avec un brin de fierté même, avais-je cru déceler.

Ni très beau ni très riche tu savais écouter. Atout majeur pour séduire. Tu connaissais la valeur et l'efficacité d'une telle carte dans ton jeu. Dans un monde de bouches, ces jeunes femmes rencontraient une oreille. Plus. Un père, un psy... quelque chose. Un papa-psy. Le top. Du solide, du fort, du responsable, du conséquent.

Tandis que j'apprenais, moi, ton inconstance, tes fragilités et ton inconséquence. Ton opiniâtreté aussi. Que tu prenais pour de la force.

Comme tu as dû la trouver enivrante cette sensation neuve de te retrouver libre de tout, de toute contrainte, de tout lien...

Ragaillardi, léger, vivant. Jeune.

Un jour tu m'avais dit : « Je crois que je pourrais être un franc salaud. » Te souviens-tu ? J'avais ri. À quoi songeais-tu donc ?

Mais ne pourrions-nous pas tous être de francs salauds en certaines circonstances ?

Tu écris que ta vie a des colorations d'eau trouble. Sans plus. Comprends qui pourra... Tu n'as jamais été bavard.

Tu me demandes de te parler de moi et j'ai surtout parlé de nous. Réveillant le passé après ces onze années je te conduis à le revivre un peu. Mais ne disais-tu pas qu'il ne fallait jamais s'apitoyer sur son passé ? Ces images fanées ne seront donc pas insupportables pour toi.

Pour moi non plus d'ailleurs maintenant. Et même je ressens comme de la curiosité à revoir ce qui a été, rassemblé là, sur trois feuilles de papier. Ces vies...

Tu te demandes — écris-tu aujourd'hui — pourquoi, au fond, je suis partie. Au fond... Aurais-tu oublié ? Pardonne-moi de forcer ta mémoire.

Tu m'aurais vite haïe si je t'avais imposé ma présence en dépit... Présence qui, de surcroît, n'aurait jamais pu demeurer silencieuse... tu sais bien.

Tu cherchais des émotions. Et mon être ne te causait plus d'émotions. Du fond de ce cyclone j'avais — heureusement — conscience de t'être devenue indifférente.

Évidence primordiale.

Si nous ne nous étions pas quittés, un mur de mots, destiné à masquer ce que nous n'aurions pu nous dire, se serait édifié peu à peu. Cela aurait mieux fonctionné pour toi que pour moi.

C'est que je n'avais pas, moi, reçu — subi ? — cette éducation qui, dans le monde qui fut le tien, casse les correspondances entre la pensée et la parole, entre les sentiments et les gestes. Entre vous dans ce monde-là, en famille, ne circulaient que des propos anodins, des anecdotes extérieures qui n'engageaient

personne, mettant ainsi chacun à l'abri du malaise, d'une maladresse ou d'une indiscretion.

Je n'ai jamais pu me rallier à une stratégie aussi bétonnée de protection de soi.

Pourquoi ce quelque chose qui s'apparente à l'orgueil t'a-t-il toujours poussé à retenir les gestes les plus spontanés ?

Mais je viens à moi maintenant, à moi seule, puisque tu le réclames.

J'ai survécu vois-tu. On revient de ces affaires-là même si on ne se récupère jamais absolument entier. Car c'est un acte des plus difficiles que de laisser celui ou celle qu'on aime complètement libre de vivre ses choix.

Plus jamais, je le sentais, je ne pourrais aimer un homme. Je ne me trompais pas. Quelques aventures sans amour. Rien d'autre.

La peine fut constante longtemps. Je ne savais plus être gaie. Il m'arrivait de faire semblant quand je ne pouvais éviter les autres.

Tu connaissais ma nécessité de solitude. Elle m'a sauvée. J'ai toujours, par bonheur, échappé à cette terreur du vide qui s'empare de la plupart des gens qui se retrouvent seuls en face d'eux-mêmes.

Tu me disais souvent qu'il fallait fuir à tout prix certains êtres. Ceux dont, malgré soi, on exacerbe les rancœurs. Et les parasites qui pompent votre énergie. Je me défendais assez mal. Et cela t'irritait.

J'ai fini par fuir. Poliment, *sociablement*. Je te le dois.

Tu m'as aussi appris à n'être sûre de rien, ni des autres, ni de soi. Et à vivre sans guide pour indiquer les bons chemins. Aussi un jour ai-je décidé que cela était trop absurde. *Cela* ne valait pas la peine qu'on fasse l'offrande de sa vie. Il fallait donc changer de vie. Le mieux était de partir loin.

Quitter cette ville de souvenirs. Le plus dur.

Un temps je m'étais dit qu'il suffirait d'un rien, d'un éclat de lumière qui percerait la nuit. De quelqu'un quelque part peut-être...

Mais petit à petit ma vie est devenue une perpétuelle écoute au-dedans de moi-même. Et presque soudainement l'écriture a rempli ma vie. Elle permet d'aller où la raison n'emmène pas. De creuser dans des zones de soi que l'on ne connaît pas.

Je suis enfin partie écrire ailleurs.

Mais il me faut répondre à la question qu'en pointillé tu poses.

Non je ne souhaite pas que nous nous retrouvions. Le passé est passé, comme aussi tu me l'avais dit.

Et je ne pense pas vois-tu, comme tu sembles le croire, que des amants qui se sont perdus puissent jamais se rejoindre pour être des amis.

Pour être quoi alors ? Il manque un mot. La langue est défaillante.

Et puis tu m'as montré comme il était facile de s'écarter de soi. Plus facile que d'y pénétrer.

Je ne veux pas risquer de m'écarter de ce que j'ai entraperçu.

Dans un espace aux formes infinies il m'est échu un petit rôle. Et j'ai pu entrevoir ce qui est au delà de toute *réalité*. Une parcelle d'invisible qui soudain se découvre. Un instant de conscience, d'éclairement absolu. Incommunicable.

Sans doute te dois-je cela aussi...

Mais je voudrais surtout te dire, avant de clore cette lettre, que j'ai vécu avec toi une grande parenthèse de bonheur.

P.-S. : Oui, bien sûr, tu peux m'écrire si le désir t'en vient.